

LE JEU DE LA PENSÉE CONCEPTUELLE ET SES ALTÉRATIONS DANS LES TROUBLES DE L'APPRENTISSAGE

Jean-Michel Porret

mai 2005

1. Préambule

Il est bien connu qu'il n'existe pas d'écrit consacré spécifiquement à l'édification d'une théorie psychanalytique de la pensée dans l'œuvre de Freud. Si l'on trouve dans cette dernière des indications éparses sur l'activité de pensée normale et pathologique, Freud n'a jamais tenté de les rassembler dans une vision synthétique. On peut regretter qu'il n'ait pas repris, en en poussant plus loin l'étude, les diverses formes de pensée qu'il avait ébauchées en 1895 dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique ».

On sait aussi que W. R. Bion s'est efforcé de combler ce qui apparaissait aux yeux d'un bon nombre de psychanalystes comme une lacune chez Freud. Bion a donc créé une théorie psychanalytique de l'activité de pensée, qui est tout à fait originale et fort complexe et qui prend soin notamment de rendre compte de la manière selon laquelle l'activité de pensée se développe. Rappelons que cette originalité réside pour une part dans le postulat de l'antériorité du développement des pensées sur le développement d'un appareil qui est chargé de les penser. Ce sont les pensées (classées en préconceptions, conceptions et concepts dans l'ordre de leur survenue chronologique) qui, au cours et en fonction de leur développement, requièrent la formation et le développement d'un appareil capable de les penser, c'est-à-dire apte à faire face à ces mêmes pensées. Cette théorie a le grand avantage, ceci dit en passant, de prendre en considération le principe de récursivité qui force à concevoir non seulement la relation entre les causes et les effets qu'elles produisent, mais également le rapport rétroactif entre eux, à savoir le retentissement des effets sur les causes qui les ont provoqués.

A la suite de Bion, d'autres auteurs ont proposé des théorisations psychanalytiques de l'activité de pensée allant dans la même direction ou dans des directions différentes. Freud avait déjà soulevé ce problème dans une lettre à Theodor Reik datée du 14 avril 1929 : « Seule la recherche scientifique doit être dépourvue de préjugés. Dans tous les autres domaines de réflexion, on ne peut éviter de choisir un point de vue ; et il est évident que plusieurs points de vue se présentent ... » (T. Reik : Trente ans avec Freud, p. 91).

Le but de cet article n'est pas de procéder à une étude critique des théories psychanalytiques de la pensée et avant tout de celle de Bion, ni d'établir une nouvelle théorie de l'activité de pensée. Il cherchera à dégager, dans une perspective psychanalytique, les conditions minimales requises pour que puisse s'instaurer un jeu efficace du mode de pensée qui intervient dans la situation d'apprentissage et d'utilisation des connaissances. Il se limitera donc à explorer le jeu de la pensée conceptuelle. Dans le même courant, seront passés en revue les troubles de l'apprentissage qu'on rencontre chez l'enfant et l'adolescent, de même que les diverses altérations du jeu de la pensée conceptuelle qui opèrent à leur base.

A l'heure où la communauté médicale internationale croit avoir trouvé dans le cognitivo-comportementalisme la discipline qui permet de réannexer la psychiatrie dans le champ de la médecine basée sur la preuve, il n'est pas inutile de redonner une vision d'ensemble des troubles du fonctionnement de la pensée conceptuelle tels qu'ils peuvent être compris dans l'axe de la psychanalyse appliquée à la psychopathologie de l'apprentissage et de l'utilisation des connaissances.

A cet effet, nous partirons du lien qui existe entre le jeu de la pensée en général et le mode particulier d'investissement par lequel il est rendu possible. La notion d'investissement ayant été passablement galvaudée, nous commencerons par rappeler ce qu'elle recouvre fondamentalement.

2. Définition du concept d'investissement

Dans le domaine psychique, la définition du terme d'investissement comporte essentiellement trois volets.

Le premier renvoie à une charge, à une force énergétique qui est destinée à être attribuée aux constituants de la psyché.

Le deuxième volet se réfère à l'occupation d'un territoire. C'est le deuxième sens du verbe investir, le sens militaire utilisé dans l'expression : investir une place forte. Pour ce qui nous intéresse ici, le territoire psychique à occuper par l'investissement est avant tout celui de la pensée. Investir la pensée veut dire concentrer l'investissement sur le territoire de la pensée, mais aussi procéder à la démarcation de ce territoire par rapport aux autres.

Le troisième volet concerne le sens et la significativité. Il ne suffit pas d'investir, encore faut-il que l'investissement fasse sens et soit significatif pour l'« investisseur ». Le sujet doit pouvoir reconnaître et accorder la priorité d'un type d'investissement sur un autre en certaines circonstances. Cela exige qu'investissement, signification, direction et significativité soient réunis dans le même mouvement et qu'à la limite l'investissement soit déjà objectalisé (A. Green, 1986), c'est-à-dire qu'il soit déjà un objet psychique pour le sujet. On rappellera que l'investissement n'est pas seulement dirigé sur les contenus psychi-

ques, mais aussi sur les liaisons qui à la fois unissent et séparent ces contenus entre eux. Ce sont d'ailleurs principalement les liaisons investies qui confèrent aux contenus leur signification.

Par exemple, lorsqu'un affect ou une représentation est activé par l'investissement, celui-ci lui attribue simultanément une signification, une direction et une significativité particulières, puisqu'en étant investi, il est délimité des autres affects ou représentations qui ne sont pas investis dans le moment. On insistera sur les deux sens de l'adjectif « significatif » : 1) qui signifie nettement ; et 2) qui renseigne sur quelque chose, révélateur.

En conclusion, le concept d'investissement n'est pas réductible à une dimension purement économique, quantitative. Il est aussi de nature qualitative et se rapporte à une qualité de la quantité. Les modes de transformation de l'investissement pulsionnel de base, que nous allons étudier à la section 3 suivante, viendront encore appuyer une telle proposition.

3. Les modes de transformation de l'investissement

Dans la psyché, l'investissement pulsionnel de base (à composante érotique prédominante ayant domestiqué la composante destructrice) peut subir des transformations qui donnent lieu à des formes dérivées. Il a au moins sept différents destins possibles. Rappelons qu'il s'agit de l'investissement pulsionnel inhibé quant au but (ou investissement quiescent), de l'investissement négatif, du non-investissement, du désinvestissement (ou retrait d'investissement), du contre-investissement, du surinvestissement et de l'investissement inhibé globalement.

Arrêtons-nous brièvement sur deux de ces destins. Le non-investissement et le désinvestissement possèdent chacun une version positive et une version négative.

Le non-investissement renvoie au maintien de l'investissement dans un état de non-activation, au non-déploiement de celui-ci. Sa version positive résulte d'une décision du sujet qui garde l'investissement en réserve, en attente. Cette position d'attente est le reflet d'une attitude de prudence que le sujet adopte avant d'engager son investissement. La version négative du non-investissement correspond à l'incapacité du sujet de développer, de distribuer l'investissement, voire à un refus actif de l'activer là où il devrait l'être.

Le désinvestissement a trait au fait que l'investissement attribué à un objet psychique lui est retiré dans un second temps. Sa version positive réside dans le mouvement dynamique qui fait succéder au désinvestissement objectal un nouvel investissement d'objet. L'exemple princeps de cette succession est ce qui s'effectue dans le travail de deuil. Au cours de la pensée associative, l'intervention de ce mode de désinvestissement peut provoquer un effacement temporaire des contenus idéiques qui se traduit par un blanc de la pensée ; mais, dans le meilleur des cas, ce blanc n'a pas d'effet de sidération sur l'activité de pensée ; au contraire, il participe d'un jeu de la pensée, il correspond à une marge de manœuvre que s'octroie la pensée afin d'assurer la relance de son activité et de son cours. La version négative du désinvestissement se caractérise par un désinvestissement désobjectalisant et destructif (A. Green, 1986) qui attaque les liaisons et les contenus de pensées et même les structures fondatrices de la pensée.

Comme nous allons le voir, l'investissement pulsionnel inhibé quant au but (ou investissement quiescent) est la forme dérivée de l'investissement pulsionnel de base qui intervient dans le fonctionnement de la pensée conceptuelle habituelle. A l'exception de cette forme et des versions positives du non-investissement et du désinvestissement, toutes les autres formes dérivées que nous avons mentionnées sont impliquées dans les perturbations du jeu de la pensée conceptuelle.

4. Le jeu de la pensée conceptuelle habituelle et l'investissement quiescent

Par pensée conceptuelle habituelle, nous désignons le mode de pensée qui est mis en activité et à contribution dans l'apprentissage et dans l'utilisation des connaissances. Elle nous semble correspondre grosso modo à ce que Freud a appelé dans l'« Esquisse » pensée théorique. Celle-ci englobe la pensée cognitive et la pensée critique, cette dernière annexant en outre partiellement la pensée reproductive ou mnémonique dont elle se sert inévitablement.

Nous nous en tiendrons ici à un niveau très général de distinctions qui, par conséquent, sont loin d'être exhaustives. C'est pourquoi, nous n'opposerons à la pensée conceptuelle habituelle que la pensée reproductive ou mnémonique, la pensée pratique et la pensée associative inaccoutumée, telle qu'elle est sollicitée dans la cure analytique. Ces quatre modalités de pensée sont imbriquées entre elles, mais nous devons laisser de côté la question de leur imbrication. Nous ne ferons qu'ébaucher rapidement en quoi elles diffèrent les unes des autres, pour essayer de circonscrire au mieux le champ couvert par la pensée conceptuelle. A cette fin, nous nous baserons sur ce que Freud a énoncé en 1900 comme étant l'essentiel de l'activité de pensée, à savoir l'établissement de liaisons entre les contenus de pensée (L'interprétation du rêve, O.C.F.P., IV, p. 357 haut).

La pensée reproductive ou mnémonique est celle qui véhicule les désirs pulsionnels érotiques. Elle est dépendante du système de traces mnésiques et est couplée avec les fantasmes inconscients et conscients. Elle traverse la psyché depuis les couches profondes jusqu'à la surface de celle-ci. Sur son trajet tortueux, elle est gouvernée soit par le processus primaire (liaisons très relâchées entre les représentations de chose) dans l'inconscient extérieur au moi, soit par le processus secondaire (liaisons stabilisées entre les représentations d'objet) dans le moi conscient, soit par l'action conjointe des deux processus dans le moi préconscient. Elle se développe au sein d'un registre réticulaire de liaisons qui relie les différentes représentations entre elles. Ces liaisons et ces représentations sont activées par les investissements pulsionnels de base, non modifiés. La pensée reproductive ou mnémonique peut être marquée par la circularité (contrainte de répétition) et par la récursivité, telle que nous l'avons définie plus haut. Dans le moi, la version secondarisée de cette pensée du désir possède la capacité de suspendre la décharge de la tension pulsionnelle et de différer l'action spécifique apte à procurer l'accomplissement du désir dans la réalité externe. Elle constitue donc une action d'épreuve (S. Freud, 1911) qui cherche à déterminer si les circonstances extérieures sont favorables ou non à l'obtention, sans dommage, de la satisfaction pulsionnelle. A cette effet, elle permet de supporter l'accroissement de la tension causée par l'ajournement de la décharge. Elle y parvient grâce au processus secondaire qui oeuvre au déplacement d'assez faibles quantités d'investissement le long des voies de liaisons et qui a rendu possible la stabilisation de ces dernières en élevant le niveau

d'investissement. Tout cela est bien connu et entre dans le cadre de ce que Freud a signalé notamment en 1895 et en 1911. Tandis que la pensée primaire inconsciente s'intéresse aux liaisons relâchées entre les représentations de chose, la pensée secondaire consciente se préoccupe du choix des mots qui peuvent servir d'interprétants aux liaisons entre les représentations d'objet et venir de la sorte désigner et stabiliser le sens transporté par les liaisons (étant entendu que chaque représentation d'objet comprend une représentation de mot et sa représentation de chose correspondante). Lorsque sera arrivé le moment opportun de passer à l'action, la pensée mnémonique sera relayée par la pensée pratique.

La pensée pratique est régie par le processus secondaire et a cours dans le moi conscient. Elle fait usage du système de liaisons stabilisées, mais dans un registre uniquement linéaire qui cherche à établir une relation d'identité entre la représentation consciente d'un objet de désir et la perception consciente de la présence de cet objet dans le monde extérieur.

La pensée associative est alimentée par plusieurs modes de pensée qu'elle transforme et dont le principal est la pensée reproductive ou mnémonique. Elle s'exerce dans le cadre d'une interpénétration et d'une oscillation entre processus primaire et processus secondaire avec une propension à faire basculer l'oscillation du côté du processus primaire. Elle se déploie dans un registre réticulaire de liaisons et se révèle particulièrement mouvante. Les mouvements de liaison-déliation-reliaison qu'elle instaure entre ses différents contenus sont ponctués par la variation de la qualité des reliaisons qui s'opèrent en son cours. Cette variation se réfère au balancement entre la survenue de reliaisons plutôt stables et celle de reliaisons plutôt relâchées, inattendues et parfois déconcertantes. Ces reliaisons relâchées, qui se traduisent dans le discours par une sorte de saut du coq à l'âne, sont celles qui ouvrent à la saisie hypothético-déductive des éléments inconscients. L'interprétation de l'analyste cherchera à désigner par un interprétant langagier l'interprétant inconscient non langagier qui se tient caché derrière la reliaison relâchée apparue dans le discours de l'analysant. La pensée associative peut être marquée par des arrêts (résistances), par la circularité (répétition, absence de progression) et par la récursivité. Elle mériterait de plus amples commentaires que ceux qu'il est possible de lui accorder ici.

La pensée conceptuelle est une activité du moi préconscient et conscient. Elle entretient des relations avec la perception et la mémoire, mais ses facultés d'auto-organisation lui permettent de prendre distance avec l'une et l'autre. Elle est mise en branle lors des apprentissages par la pulsion de savoir, cette pulsion non sexuelle du moi dont la formation est le fruit de l'achèvement du processus de sublimation et de laquelle la pensée conceptuelle tire son énergie d'activation. Elle doit normalement rester en connexion avec l'univers des fantasmes conscients dont elle utilise l'inventivité pour approvisionner ses contenus de pensée (complexes idéo-verbaux). Elle est gouvernée par le processus secondaire qui a pour tâche d'installer un système de liaisons stables entre les divers contenus de pensée afin de maintenir une opposition différenciatrice entre eux, autrement dit afin d'éviter toute confusion des uns avec les autres. Ces liaisons stables permettent à la fois de relier et de séparer ces contenus entre eux. Stable ne veut pas dire rigide. La stabilisation des liaisons n'empêche nullement la déliaison de celles-ci, puis la reliaison des déliaisons. Le jeu de la pensée conceptuelle est donc fourni par les incessants mouvements inhérents à la séquence :

liaison–dé liaison–reliaison, laquelle procède au constant réagencement des contenus de pensée entre eux. Mais ce n'est pas tout. Ce jeu est encore assuré par d'autres facteurs. L'un d'eux est que la pensée conceptuelle fonctionne dans un registre réticulaire de liaisons qui peut inclure la récursivité et qui peut être entravé par la circularité, la pensée conceptuelle se mettant alors à tourner en rond. Un autre facteur concerne le régime d'investissement en cause, la qualité de l'investissement qui est attribué aux liaisons stabilisées et aux contenus impliqués dans le cours de ce mode de pensée. Ces liaisons et ces contenus doivent être activés par des investissements pulsionnels inhibés quant au but, par un régime d'investissement quiescent qui est véhiculé par la forme particulière de processus secondaire impliqué dans la pensée conceptuelle. Relevons que ce régime d'investissement quiescent correspond lui aussi à une élévation du niveau d'investissement avec déplacement de très faibles quantités d'énergie le long des voies tracées par les liaisons stabilisées, dans la direction que ces mêmes voies impriment au cours de la pensée. Le type de déplacement à l'œuvre ici occasionne donc une dépense minimale d'énergie pour la décharge intrapsychique des tensions créées par l'investissement quiescent.

En somme, le jeu de la pensée conceptuelle repose principalement sur quatre facteurs : 1) Un registre réticulaire de liaisons stabilisées ; 2) La possibilité de délier ces liaisons stabilisées et de relier autrement les contenus déliés ; 3) Un régime d'investissement quiescent par lequel les liaisons sont activées ; 4) Un procédé particulier de déplacement qui se rattache à une variété de processus secondaire, qui se charge de transférer l'investissement quiescent le long des voies de liaisons et qui peut ainsi faire varier l'accent mis sur les divers contenus de pensée.

Ces quatre facteurs représentent les conditions essentielles et minimales pour assurer le jeu et le libre exercice des opérations de la pensée conceptuelle, autrement dit pour que cette dernière soit en mesure de suivre et d'explorer toutes les voies qui s'offrent à elle. Mais, en même temps, la pensée conceptuelle doit pouvoir sélectionner les voies qu'elle veut suivre à un certain moment. C'est là qu'elle fait intervenir l'abstraction.

La faculté d'abstraction est certes une caractéristique de toutes les formes normales de pensée, dans le sens où l'activité de pensée témoigne, par son existence même, du fait qu'elle s'est éloignée suffisamment des dérivés pulsionnels originels. Toutefois, elle acquiert une spécificité particulière avec la pensée conceptuelle. Là, elle recouvre à la fois l'opération qui consiste à considérer à part un élément d'un ensemble en focalisant spécialement l'attention sur lui et le résultat de cette opération qui renvoie à la création d'idées abstraites. La pensée conceptuelle est ainsi enrichie par ces dernières, mais elle ne sera pas pour autant dispensée de jeter sur elles un regard critique, afin d'évaluer le bien-fondé de leur maintien ou de leur remplacement par d'autres idées abstraites, plus pertinentes en fonction du but poursuivi. C'est là que vient s'insinuer dans le cours de la pensée conceptuelle un amalgame de la pensée critique et de la pensée jugeante, celle-ci devant décider si la nouvelle idée abstraite tient la route, si elle est acceptable ou non.

Le processus de la pensée conceptuelle prend encore appui sur un mécanisme mis à disposition par le moi. Il s'agit de l'isolation qui fait partie du processus normal de concentration et qui est indispensable à l'orientation du cours de la

pensée et à la protection de cette orientation. Si la pensée conceptuelle doit pouvoir suivre toutes les voies qui se présentent, elle ne peut le faire qu'en aiguillant sa progression dans des directions bien précises et poussées aussi loin que possible, quitte à rebrousser chemin pour revenir à des embranchements qui ouvrent sur d'autres voies menant dans de nouvelles directions. Le travail d'isolation lui évite le risque de la dispersion. Il lui permet de centrer ses opérations sur un cercle déterminé d'idées et de faire abstraction des liens associatifs avec des idées qui s'écarteraient trop de ce cercle ou avec des affects qui menaceraient d'interrompre son cours.

Chez l'enfant, la pensée conceptuelle atteint déjà un certain niveau de développement à la période de latence où s'installe l'isolation nécessaire au processus de concentration. L'apprentissage et l'utilisation des connaissances requièrent son activité.

5. Les troubles de la pensée conceptuelle

Nous les examinerons dans l'axe des modes de transformation de l'investissement pulsionnel de base indiqués à la section 3 qui précède.

5.1. L'investissement négatif et la haine de la pensée

La pensée peut être l'objet d'un investissement négatif. Elle devient dans sa globalité un objet de haine. La pensée pratique est parfois épargnée. Utiliser les ressources de la pensée conceptuelle, ses possibilités d'abstraction et ses idées abstraites est activement détesté. L'apprentissage et l'utilisation des connaissances sont haïs en fonction du recours à la capacité d'abstraction qu'ils nécessitent. Cette haine de la pensée est corrélative d'une distorsion ou d'une dysharmonie du moi.

Cette situation se rencontre surtout dans les prénévroses, les parapsychoses et les dysthymies parapsychotiques de l'enfance. Dans les prénévroses, on repère une malfaçon du processus secondaire qui établit des liaisons rigides entre les contenus de pensée ; le jeu de la pensée conceptuelle est entravé par une difficulté à délier ces contenus les uns des autres. Dans les parapsychoses, on est en présence d'une précarité du processus secondaire et de sa constante infiltration par le processus primaire qui perturbe le jeu de la pensée en faisant prédominer la déliaison ; cela a pour conséquence de ruiner les oppositions différenciatrices entre les contenus de pensée et d'engendrer la confusion.

On retrouve aussi cette situation à l'adolescence dans les dépressions parapsychotiques, les dépressions à composante délirante et les dépressions mélancoliformes.

5.2. Le non-investissement de la pensée

Le non-investissement de la pensée, qui inclut l'incapacité et le refus actif d'investir la pensée, regroupe plusieurs éventualités.

La première éventualité laisse apparaître que l'enfant a des difficultés à investir l'apprentissage des connaissances scolaires parce qu'il est occupé ailleurs, si l'on peut dire. L'activité fantasmatique est investie au détriment de celle de la pensée. Le domaine du fantasme continue d'accaparer la quasi totalité des inves-

tissements pulsionnels érotiques, dont la majeure partie n'a pas subi d'inhibition du but sexuel. Par conséquent, le moi ne dispose pas d'une part suffisante d'investissements quiescents pour pouvoir les diriger sur la pensée conceptuelle et recourir à celle-ci lors des apprentissages. L'enfant a tendance à se détourner de ces derniers. Malgré une intelligence normale, il est sans cesse distrait, « dans la lune », en classe. Il se replie sur son monde fantasmatique, trop foisonnant pour son âge. Ce repli ne renvoie ni à un trouble de l'humeur, ni à une perturbation de la perception du monde extérieur, ni à un fonctionnement déficient de la limite entre le moi et le monde extérieur. Il suffit de contraindre l'enfant à se brancher sur ce dernier pour s'en assurer. Cependant, une fois la contrainte levée, l'enfant ne tarde pas avant de se replonger dans sa rêverie diurne. Il préfère simplement focaliser son attention sur son monde fantasmatique plutôt que sur ce qui vient de l'extérieur. Ces enfants ne sont manifestement pas entrés en période de latence. Ils ont conservé le mode de fonctionnement psychique antérieur à cette période, celui où les investissements inhibés quant au but n'ont pas encore acquis une extension suffisante pour pouvoir être versés au compte de la pensée conceptuelle. En outre, ne s'est pas installé dans le moi le procédé d'isolation qui est caractéristique de la période de latence et qui est si indispensable au processus de concentration. On voit que les conditions ne sont pas réunies pour favoriser l'apprentissage des connaissances proposées par autrui. Bien qu'ils disposent de bonnes facultés intellectuelles et qu'un défaut de fonctionnement du processus secondaire ne soit pas en cause ici, ces enfants accumulent vite un retard dans l'acquisition des connaissances scolaires. Un tel tableau se présente dans les névroses de l'enfance. Celles-ci peuvent être ouvertement symptomatiques et se traduire par des symptômes névrotiques, phobiques le plus souvent. Mais elles peuvent aussi être paucisymptomatiques, étant seulement accompagnées par quelques troubles moteurs d'apparence mineure (dysgraphie, maladresse motrice, etc.) ou par des troubles du langage oral et/ou écrit (dysphasie, dyslexie, dysorthographe). Et encore, ces névroses peuvent être asymptomatiques et ne se révéler que par la tendance au repli sur le monde fantasmatique découverte à l'école.

Une deuxième éventualité rattache le non-investissement à un refus actif d'investir la pensée conceptuelle. Ce refus correspond à une opposition à l'autre, à un rejet de celui-ci parce qu'il possède les connaissances que lui, l'enfant, ne possède pas. Tout le dispositif propre au bon fonctionnement et au jeu de la pensée conceptuelle a beau être en place, l'enfant refuse obstinément d'en faire usage, car devoir apprendre et se soumettre au savoir de l'autre le renvoie une fois de plus à son impuissance infantile et à la blessure narcissique intolérable que celle-ci lui fait vivre. Il n'a pas alors d'autre ressource que celle de dénier cette blessure en se réfugiant dans une position d'omnipotence qui s'exprime par la conviction qu'il n'a rien à apprendre des autres et des enseignants en premier lieu.

Une troisième éventualité rassemble retrait d'investissement et incapacité d'investir ou de réinvestir. C'est celle de la dépression invalidante de l'enfance et de l'adolescence. Le retrait des investissements d'objet, qui a pour visée de recentrer les investissements sur le secteur narcissique du moi et qui aboutit au repli dépressif sur soi, touche divers domaines, celui de la relation aux objets externes, celui du fantasme, celui de la pensée, etc. Il débouche principalement sur une incapacité d'investir ou de réinvestir ces domaines et notamment celui de la pensée conceptuelle. Les affects dépressifs, dès qu'ils atteignent une cer-

taine intensité, empêchent, sidèrent le déploiement de la plupart des modes d'investissement. L'impuissance ressentie par le sujet qui voudrait développer ses investissements, mais qui en est réduit au constat de son incapacité, renforce encore la dépression. Celle-ci peut être recouverte par une défense maniaque qui prend différents aspects cliniques bien connus : exaltation de l'humeur, agitation motrice, dispersion dans de nombreuses activités, etc., ce qui ne fait que prolonger les perturbations du processus de concentration déjà présentes avec la dépression.

5.3. Le désinvestissement destructif de la pensée et de ses fondements

La pensée dans sa totalité est la proie du désinvestissement destructif et désobjectalisant qui ravage la psyché. Ce désinvestissement attaque non seulement les liaisons productrices du sens et les contenus de pensée, mais encore la structure qui se trouve au fondement de l'activité de pensée. Il altère toutes les catégories de pensée (mnémonique, pratique, conceptuelle, associative, etc.) à des degrés divers, son action opérant de façon plus ou moins étendue.

S'il dissout les liaisons et met en lambeaux les contenus de pensée, le désinvestissement destructif va jusqu'à provoquer des fissures dans la texture basale, fondatrice de la pensée, texture nécessaire à l'activation de tous les modes de pensée et à la mise en forme de leurs contenus. Le territoire de la pensée devient le lieu d'une pure déliaison (sans reliaison possible) et de la mise en place d'un processus paraprimaire qui est issu d'une dégradation du processus primaire, qui se substitue à lui et qui porte atteinte au processus secondaire. La version du processus paraprimaire à l'œuvre ici comprime les contenus au lieu de les condenser, les expulse à l'extérieur au lieu de déplacer l'investissement de l'un sur l'autre à l'intérieur de la psyché et abolit les oppositions différenciatrices que le processus secondaire cherche normalement à instaurer. Il règne dans la pensée comme dans la psyché un chaos qui peut même déboucher sur un néant et sur la désertification. Les contenus de pensée qui n'ont pas été réduits en lambeaux sont l'objet d'une prise en masse par compression et d'une concrétisation. La faculté d'abstraction est anéantie et les idées abstraites qui ont été épargnées acquièrent une valeur étrangement concrète. Si les choses en restent au chaos ou au vide néantisant de la pensée, on est dans le champ des psychoses de l'enfance ou de l'adolescence sans manifestation délirante ou hallucinatoire de restitution.

D'autres fois, quand le délabrement est de moindre étendue, les lambeaux et les contenus pris en masse sont expulsés vers l'extérieur et, à partir de là, se réorganisent en des phénomènes de restitution témoignant d'un réinvestissement distordu de la réalité interne et externe. Ces phénomènes de restitution correspondent à ce qui fait retour depuis l'extérieur sous forme de délires thématiques plutôt mal structurés et/ou d'hallucinations psychotiques de type auditif, visuel, olfactif, cénesthésique etc. Ces productions délirantes et hallucinatoires viennent en quelque sorte boucher les trous laissés béants par l'action destructrice du désinvestissement désobjectalisant à l'intérieur de la psyché.

Nous avons déjà abordé les trois derniers points qui suivent dans notre précédent article : « Origines et destins de la curiosité sexuelle infantile » (2004). Nous les reprendrons ici dans un contexte clinique, alors qu'auparavant ils avaient été envisagés dans une perspective métapsychologique.

5.4. Le contre-investissement et la phobie de la pensée conceptuelle

Le point de départ se situe dans l'existence d'un conflit névrotique entre les pulsions érotiques et le surmoi. Ce conflit est déplacé et focalisé sur le terrain de la pensée conceptuelle. Celle-ci est alors l'enjeu du conflit et son activité devient source d'angoisse. C'est donc à l'intérieur d'elle que devra être trouvée une issue au conflit. Cette issue consiste à établir un compromis entre investissement érotique et contre-investissement et ce compromis est réalisé par la formation d'un symptôme névrotique au sein de la pensée, plus exactement par une phobie névrotique de la pensée conceptuelle. Comme tous les symptômes névrotiques, cette phobie est l'expression à la fois d'une satisfaction pulsionnelle substitutive et d'une défense contre la satisfaction pulsionnelle originelle.

L'activité de la pensée conceptuelle est devenue un espace et un objet phobiques qu'il faut impérativement éviter sous peine d'être en proie à une forte montée d'angoisse. Le sujet n'est plus en mesure de faire fonctionner librement la pensée conceptuelle et est contraint de fuir tout apprentissage et toute utilisation des connaissances. Cette attitude s'inscrit dans le tableau des névroses phobo-obsessionnelles de l'enfance et de l'adolescence.

Dans une autre éventualité, la pensée conceptuelle peut servir de contre-investissement. Elle est employée pour contre-investir des affects gênants en empruntant au processus normal de concentration l'isolation qu'elle détourne de sa finalité habituelle pour en faire une modalité de défense. La voie est ainsi toute tracée pour une intellectualisation qui maintient les affects en cause résolument isolés du reste de l'activité psychique.

5.5. Le surinvestissement de la pensée conceptuelle

La pensée conceptuelle est le lieu d'un investissement érotique excessif. Ses liaisons et ses contenus sont l'objet d'un surinvestissement érotique qui n'est pas propre à son meilleur fonctionnement. Ses opérations sont imprégnées du plaisir et de l'angoisse inhérents à la sexualité, ce qui entrave sa libre activité et sa faculté d'explorer toutes les voies qui se présentent à elle. L'activité de la pensée conceptuelle se transforme en une compulsion névrotique à penser, en une contrainte à la rumination. C'est dire qu'elle ne trouve jamais de fin, qu'elle ne débouche pas sur une solution qui mettrait fin temporairement à l'activité de pensée. Elle tourne en rond, ressasse les mêmes idées, reste sans conclusion possible. Le sujet s'en plaint et résume souvent son problème en disant que, dans le fond, il pense trop.

Cette éventualité se rencontre dans les névroses obsessionnelles de l'adolescence et dans les névroses phobo-obsessionnelles de l'enfance. Elle peut constituer la phase préliminaire de la phobie névrotique de l'activité de pensée et également la phase préliminaire de la situation qui va suivre.

L'investissement inhibé globalement et l'inhibition névrotique de la pensée conceptuelle.

L'inhibition de la pensée conceptuelle est le résultat du surinvestissement de celle-ci quand l'angoisse est telle que le moi ne parvient pas à recourir à la solution du compromis névrotique qui donne lieu à la phobie de la pensée. Le moi opte dans ce cas pour une visée plus radicale sous l'influence du surmoi. Il choisit le chemin le plus court qui consiste purement et simplement à inhiber

l'activité de pensée, ce qui permet du même coup la disparition de l'angoisse. C'est ce qu'on appelle aussi l'inhibition intellectuelle où les structures de la pensée demeurent intactes, non altérées, uniquement bloquées. Cliniquement, il n'existe ici ni angoisse, ni évitement devant le fait de devoir penser. Seule prédomine l'inhibition de la pensée conceptuelle.

Cette inhibition se présente sous des aspects cliniques différents selon les types de surinvestissement pulsionnel qui ont été déplacés sur l'activité de pensée et dont le déplacement n'a pas évité leur condamnation par le surmoi. On est à même d'en distinguer cinq variétés qui sont d'ailleurs souvent combinées entre elles et que nous passerons rapidement en revue pour terminer.

L'inhibition de la pensée conceptuelle a comme base un surinvestissement érotique oral. Le sujet est dans l'impossibilité d'introjecter les connaissances dispensées par les enseignants, parce que cette absorption fait trop directement écho avec le plaisir infantile de l'ingestion du lait dans la relation au sein maternel, plaisir infantile auquel le sujet est resté fixé. Dans le même courant, se situe le surinvestissement érotique oral-sadique. S'approprier la connaissance est vécu par le sujet comme une activité sadique qui va entamer ou vampiriser la psyché et le corps de celui qui la fournit, comme une dévoration sadique de celui qui la détient.

Lorsque cette inhibition est sous-tendue par un surinvestissement érotique anal, le sujet se révèle tout à fait capable d'introjecter les connaissances, mais incapable de les restituer quand on le lui demande. Il y a là barrage à reproduire les connaissances acquises. Une fois intériorisées, celles-ci sont assimilées à l'objet anal, à l'étron. Dès lors, la restitution du connu à autrui prend le sens soit d'une perte d'une partie de soi-même essentielle à l'économie et à la complétude narcissiques, soit d'une partie de soi susceptible de salir, de souiller celui à qui elle est adressée, soit de ces deux possibilités à la fois.

Le soubassement de cette inhibition peut encore résider dans le surinvestissement érotique de type voyeuriste-exhibitionniste et dans ses connexions anales et phalliques. Acquérir la connaissance revient à regarder les organes sexuels et/ou la sexualité d'autrui, en dernier ressort à observer ceux et celle du couple parental. Faire état de la possession de la connaissance et l'utiliser équivaut à exhiber ses propres organes sexuels et/ou sa sexualité auto- voire allo-érotique, à exhiber sa puissance anale ou son pouvoir phallique, avec l'idée d'être ainsi mal jugé par les autres (projection du surmoi), d'être ridiculisé par eux, d'être traité par eux de vantard (angoisse de castration).

Enfin, cette inhibition peut avoir comme base un déplacement des investissements phalliques-œdipiens sur la pensée conceptuelle.

Chez le garçon, la compétition phallique avec le père, envisagée dans l'axe de la rivalité intellectuelle pour s'attirer les faveurs et l'admiration de la mère, est intensément redoutée parce qu'elle comporte le risque d'être châtré par le père ou, ce qui n'est pas moins angoissant, le risque de châtrer le père.

Chez la fille, la réussite intellectuelle entre en résonance avec le désir/angoisse de trop plaire au père et d'évincer la mère sur ce plan. Ou bien, elle fait écho avec le désir/angoisse de trop concurrencer le père, de s'emparer sadiquement de son phallus, fantasme souvent connecté à celui du vagin denté.

Ce panorama, rapidement esquissé, ne prétend évidemment pas avoir épuisé tout ce qu'il est possible de trouver à la racine de l'inhibition de la pensée conceptuelle. Nous avons présenté ce que l'analyse nous a conduit à découvrir le plus fréquemment derrière un tel symptôme.

6. Perspectives

Nous nous souviendrons de la position de M. Heidegger, qui, non pas d'une façon provocatrice ou méprisante, mais de son seul point de vue de philosophe, avait énoncé que « la science ne pense pas » (Qu'appelle-t-on penser ?, p. 233), au sens de la pensée des penseurs grecs et en d'autres sens encore non développables ici. Heidegger voulait insister sur le côté borné de la pensée auquel la science recourt pour l'application de sa méthode. Tout cela se passait vers 1950.

Quarante ans plus tard, le neurobiologiste G. Edelman affirmait sans retenue que « les données issues des neurosciences, aussi nombreuses soient-elles, ne permettront jamais, à elles seules, d'expliquer ce qu'est la pensée » (Biologie de la conscience, p. 229) ; et encore que « toute tentative pour réduire la psychologie à la biologie finit nécessairement par échouer à un certain point » (Ibid. 229). Edelman admet l'existence d'un écart irréductible entre le corps somatique et le psychisme ancré dans ce dernier.

Bien que rompus à des disciplines différentes, Heidegger et Edelman tombent d'accord, ce qui n'est pas très étonnant, pour dire que les activités psychiques à l'œuvre dans les phénomènes culturels tels que les arts, l'histoire, etc., ne peuvent pas être analysées par la méthode scientifique. Celle-ci, basée sur la recherche de la preuve, est impropre à être appliquée à la majeure partie des phénomènes psychiques et à l'étude de la pensée.

L'épistémologie moderne a reconnu l'importance de la pensée hypercomplexe qui serait apte à embrasser les divers champs du savoir intéressant l'individu humain, le vivant, le social, le culturel, l'espèce. Cette pensée est celle de l'hyper complexité parce qu'elle tente de rassembler des dimensions du savoir déjà complexes en elles-mêmes. Elle est fondée sur certain nombre de principes que nous ne citerons que rapidement : l'incertitude ou l'indétermination (W. Heisenberg, 1958), l'auto-organisation (H. Von Foerster, 1960 et H. Atlan, 1972), la récursivité (E. Morin, 1990, F. Varela), le principe hologrammatique (E. Morin, 1990) qui établit que la partie est dans le tout et le tout dans la partie, donc que le monde extérieur est présent à l'intérieur du psychisme, lequel est à situer au sein du monde extérieur, et le principe dialogique (E. Morin, 1990) qui prescrit de maintenir associés des termes à la fois antagonistes et complémentaires, tels que ordre et désordre par exemple.

En fait, cette prise en compte de la pensée hypercomplexe paraît bien tardive, car elle a, selon nous, au moins deux précurseurs dont les travaux n'ont pas été reconnus à leur juste valeur dans ce domaine. Il s'agit de S. Freud avec l'ébauche de la théorie de la pensée que contient l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895) et de C. S. Peirce (1839-1914), méconnu de son temps car très en avance sur celui-ci, avec sa pensée de la sémiotique et sa conception la structure triadique du signe (incluant un sujet, un objet et un interprétant de la relation entre les deux premiers). La conception de Peirce de la structure triadique

des signes de pensée, qui renferment à la fois des signes linguistiques et des signes non linguistiques, mériterait de figurer au premier rang des principes de la pensée hypercomplexe.

L'avenir nous dira si l'élaboration de la pensée hypercomplexe et des principes qui la gouvernent arrivera à mettre en lumière, dans une plus large mesure que ne l'a fait Freud avec la pensée du processus primaire et celle des processus secondaires, comment les différents modes de pensée s'articulent entre eux, comment une forme de pensée parvient à s'introduire, souvent subrepticement, dans la cours d'une autre.

Bibliographie

- Bion W.R (1962), *Une théorie de l'activité de pensée*,
in : Réflexion faite, trad. franç. par F. Robert, Paris, PUF, 1983, pp. 125-135.
- Edelman G. (1992), *Biologie de la conscience*,
trad. franç. par A. Gerschenfeld, Paris, O. Jacob, 1992.
- Freud S (1895), *Esquisse d'une psychologie scientifique*,
in : La naissance de la psychanalyse, trad. franç. par A. Berman, Paris, PUF, 1973, pp. 307-396.
- Freud S. (1911), *Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique*,
in : Œuvres complètes/Psychanalyse, XI, Paris, PUF, 1998, pp. 11-21.
- Freud S. (1929), *Lettre du 14 avril 1929 à T. Reik*,
in : Theodor Reik, Trente ans avec Freud, trad. franç. par E. Sznycer, Bruxelles,
Editions Complexe, 1975, pp. 90-92.
- Green A. (1986), *Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante*,
in : Le travail du négatif, Paris, Les Editions de Minuit, 1993, pp. 113-122.
- Heidegger M. (1954), *Qu'appelle-t-on penser ?*,
trad. franç. par A. Becker et G. Granel, Paris, Quadrige/PUF, 1999.
- Morin E. (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF éditeur, 1990.
- Porret J.-M., (2004) *Origines et destins de la curiosité sexuelle infantile*,
in : Tribune psychanalytique, 5, 2004, pp. 49-61.